

Bourbon , qui seules y pouvaient aspirer par le droit du sang.

Des hommes versés dans la connaissance des mœurs et des affaires de l'Espagne ont prétendu , si l'on en croit Bolingbrock , que , sans les hostilités que l'Angleterre et la Hollande excitèrent alors , on eût vu Philippe v aussi bon Espagnol que les Philippe ses prédécesseurs , et que le conseil de France n'aurait eu aucune influence sur l'administration d'Espagne ; mais que la guerre faite aux Espagnols pour leur donner un maître les obligea de recourir aux flottes et aux armées d'une couronne qui seule pouvait les aider à prendre un roi qui leur convint. Cette idée profonde et juste a été confirmée par un demi-siècle d'expérience. Jamais le génie espagnol n'a pu s'accommoder au goût français. L'Espagne, par le caractère de ses habitans , semble moins appartenir à l'Europe qu'à l'Afrique.

Cependant les événemens répondirent au vœu général. Les armées et les conseils de la quadruple alliance prirent un égal ascendant sur l'ennemi commun. Au lieu de ces campagnes languissantes et malheureuses qui avaient éprouvé , mais non rebuté le prince d'Orange , on vit toutes les opérations réussir aux confédérés. La France , à son tour , partout humiliée et défaite , touchait à sa ruine lorsque la mort de l'empereur la releva.

Alors on sentit que , l'archiduc Charles venant à hériter de tous les états de la maison d'Autriche,

s'il joignait les Espagnes et les Indes à ce grand héritage surmonté de la couronne impériale , aurait dans ses mains cette même puissance exorbitante que la guerre arrachait à la maison de Bourbon. Les ennemis de la France s'obstinaient cependant à détrôner Philippe v , sans songer à celui qui remplirait sa place ; tandis que les vrais politiques , malgré leurs triomphes , se laissaient d'une guerre dont les succès devenaient toujours des maux quand ils cessaient d'être des remèdes.

Cette diversité d'opinions brouilla les alliés , et cette dissension empêcha que la paix d'Utrecht n'eût pour eux tous les fruits qu'ils devaient se promettre de leurs prospérités. Les meilleures barrières dont on pouvait couvrir les provinces des alliés était de découvrir les frontières de la France. Louis xiv avait employé quarante ans à les fortifier , et ses voisins avaient vu tranquillement élever ces boulevards qui les menaçaient à jamais. Il fallait les démolir ; car toute puissance forte qui se met en défense projette d'attaquer. Philippe resta sur le trône d'Espagne ; et les bords du Rhin , la Flandre , restèrent fortifiés.

Depuis cette époque , aucune occasion ne s'est présentée pour réparer l'imprudencé commise à la paix d'Utrecht. La France a toujours conservé sa supériorité dans le continent , et en aurait vraisemblablement abusé , sans les obstacles insurmontables qu'y a mis obstinément l'Angleterre.

Cette nation avait créé par son génie un commerce immense, et lui avait donné pour base une excellente agriculture, des manufactures florissantes, des possessions étendues dans toutes les parties du globe où il était possible de faire des échanges avantageux. Les états qui défendaient difficilement leurs droits contre la puissance dominante tournèrent leurs regards vers un peuple auquel d'heureux travaux avaient donné de la force et de la richesse. On le jugea propre à devenir le point de réunion des efforts communs; et ce rôle lui parut assez beau pour n'être pas dédaigné.

La Grande-Bretagne entra noblement dans la carrière de gloire qui lui était ouverte, et y marcha toujours d'un pas assuré. Quelquefois même sa générosité ne fut pas assez réfléchie. Assurés de n'être pas abandonnés, ses alliés engagèrent des querelles inutiles, et n'employèrent pas pour les soutenir tous les moyens que la nature leur avait donnés. Le fardeau, qui aurait dû être partagé, tomba ainsi à la longue sur les seuls Anglais. Eux-mêmes, par haine contre la France, ils prolongèrent souvent des hostilités qu'il leur eût été facile et convenable de finir plus tôt.

Les énormes sacrifices faits à la cause générale par l'Angleterre ne devaient pas être oubliés, lorsqu'elle se vit engagée dans une guerre dangereuse contre ses colonies d'Amérique, contre les cours de Versailles et de Madrid, contre la Hollande.

Soit faiblesse, soit corruption, soit aveuglement, ses faux amis ne firent rien pour elle, devinrent même en quelque sorte ses adversaires par le système jusqu'alors inconnu de la neutralité armée. Si la nation ne succomba pas entièrement sous les coups redoublés de la redoutable confédération formée contre elle, c'est qu'on l'attaqua mal, c'est qu'elle trouva en elle-même plus de ressources qu'on ne lui en croyait.

Affaiblie par la perte de ses provinces éloignées, plus énervée peut-être encore par l'épuisement de ses finances, la fière Bretagne travaille à guérir ses plaies. Le remède sera long; et il est possible qu'uniquement occupée de ses intérêts particuliers, elle abandonne le continent de l'Europe à sa destinée. S'il en était ainsi, on serait réduit à chercher de nouvelles combinaisons pour trouver un contre-poids au pouvoir exorbitant de la maison de Bourbon.

Cependant la prévoyance humaine ne parviendra jamais à déterminer avec précision le degré de force qu'il convient de laisser à chaque nation. Ce parfait équilibre est une chimère. La balance ne pourrait s'établir que par des traités, et les traités n'auront aucune solidité tant qu'ils ne seront faits qu'entre des souverains absolus. Ces actes pourraient subsister de peuple à peuple, parce qu'ils ont pour objet la paix et la sûreté, les plus grands biens des nations libres; mais un despote sacrifiera toujours ses sujets à son in-

quiétude, et ses engagements à son ambition.

La politique avait autrefois une action fort resserrée. Rarement, très-rarement passait-elle les frontières de chaque état. Sa sphère s'est singulièrement agrandie à mesure que les nations les plus éloignées les unes des autres ont formé des liaisons entre elles. Elle a surtout reçu un accroissement immense, lorsque par des découvertes heureuses ou malheureuses toutes les parties de l'univers ont été subordonnées à celle que nous habitons.

Comme l'étendue qu'acquerrait la politique multipliait ses opérations, chaque puissance crut convenable à ses intérêts de fixer dans les cours étrangères des agens qui n'y avaient été employés que pour un temps fort court. L'habitude de traiter sans interruption donna naissance à des maximes inconnues jusqu'à cette époque. A la franchise, à la célérité des négociations passagères succédèrent des longueurs et des ruses. On se tâta, on s'étudia, on chercha à se lasser, à se surprendre réciproquement. Les secrets qui n'avaient pu être pénétrés devinrent le prix de l'or; et la corruption acheva ce que l'intrigue avait commencé.

Il paraissait nécessaire d'offrir des alimens continuels à cet esprit d'inquiétude qu'on avait versé dans l'âme de tous les ambassadeurs. Semblable à l'insecte insidieux qui fabrique ses filets dans l'obscurité, la politique tendit sa toile au milieu

de l'Europe, et l'attacha en quelque manière à toutes les cours. On n'en peut toucher aujourd'hui un seul fil sans les tirer tous. Le moindre souverain a quelque intérêt caché dans les traités entre les grandes puissances. Deux petits princes d'Allemagne ne peuvent faire l'échange d'un fief ou d'un domaine sans être croisés ou secondés par les cours de Vienne, de Versailles ou de Londres. Il faut négocier des années entières dans tous les cabinets pour un léger arrondissement de terrain. Le sang des peuples est la seule chose qu'on ne marchandé pas. Une guerre est décidée en deux jours, une paix traîne des années entières. Cette lenteur dans les négociations, qui vient de la nature des affaires, tient encore au caractère des négociateurs.

La plupart sont des ignorans qui traitent avec quelques hommes instruits. Le chancelier Oxenstiern ordonnait à son fils de se disposer à partir pour la Westphalie, où devait se pacifier les troubles de l'Empire..... *Mais*, répondit le jeune homme, *je n'ai fait aucune étude préliminaire à cette importante commission..... Je vous y préparerai*, lui répliqua son père. Quinze jours après, sans avoir parlé depuis à son fils, Oxenstiern lui dit : *Mon fils, vous partirez demain..... Mais, mon père, vous m'avez promis de m'instruire, et vous n'en avez rien fait?.... Allez toujours*, ajouta l'expérimenté ministre en haussant les épaules, *et vous verrez par quels hommes le monde est gouverné.*

Il y a peut-être deux ou trois cabinets sages et judiciaires en Europe. Tout le reste est livré à des intrigans, parvenus au maniement des affaires par les passions et les plaisirs honteux d'un maître et de ses maîtresses. Un homme arrive à l'administration sans la connaître; prend le premier système qu'on offre à son caprice; le suit sans l'entendre avec d'autant plus d'entêtement qu'il y apporte moins de lumières; renverse tout l'édifice de ses prédécesseurs pour jeter les fondemens du sien, qui n'ira pas à hauteur d'appui. Le premier mot de Richelieu, ministre, fut : *Le conseil a changé de maximes*. Ce mot, qui se trouva bon une fois dans la bouche d'un seul homme, peut-être n'est-il pas un des successeurs de Richelieu qui ne l'ait dit ou pensé. Tous les hommes publics ont la vanité, non-seulement de mesurer le faste de leur dépense, de leur ton et de leur air, à la hauteur de leur place, mais aussi d'enfler l'opinion qu'ils ont de leur esprit par l'influence de leur autorité.

Quand une nation est grande et puissante, que doivent être ceux qui la gouvernent? La cour et le peuple le disent, mais en deux sens bien opposés. Les ministres ne voient dans leur place que l'étendue de leurs droits; le peuple n'y voit que l'étendue de leurs devoirs. Le peuple a raison, parce qu'enfin les devoirs et les droits de chaque gouvernement devraient être réglés par les besoins et les volontés de chaque nation. Mais ce principe

de droit naturel n'est point applicable à l'état social. Comme les sociétés, quelle que soit leur origine, sont gouvernées presque toutes par l'autorité d'un seul homme, les mesures de la politique sont subordonnées au caractère des princes.

Qu'un roi soit faible et changeant, son gouvernement variera comme ses ministres, et sa politique avec son gouvernement. Il aura tour à tour des ministres aveugles, éclairés, fermes, légers, fourbes ou sincères, durs ou humains, enclins à la guerre ou à la paix; tels, en un mot, que la vicissitude des intrigues les lui donnera. Un tel gouvernement n'aura ni système ni suite dans sa politique. Avec un tel gouvernement tous les autres ne pourront asseoir des vues et des mesures constantes; la politique alors ne peut qu'aller selon le vent du jour et du moment, c'est-à-dire selon l'humeur du prince. On ne doit avoir que des intérêts momentanés et des liaisons subordonnées à l'instabilité du ministère, sous un règne faible et changeant.

Une autre cause de cette instabilité, c'est la jalousie réciproque des dépositaires de l'autorité royale. L'un, contre le témoignage de sa conscience et de ses lumières, croise par une basse jalousie une opération utile dont la gloire appartiendrait à son rival; le lendemain celui-ci joue un rôle aussi infâme. Le souverain accorde alternativement ce qu'il avait refusé, ou refuse ce qu'il avait accordé. Il sera toujours facile au

négociateur de deviner quel est de ses ministres le dernier qu'il a consulté, mais il lui est impossible de pressentir quel sera son dernier avis. Dans cette perplexité, à qui s'adressera-t-il ? A l'avarice et aux femmes, s'il est envoyé dans une contrée gouvernée par un homme ; à l'avarice et aux hommes, s'il est envoyé dans une contrée gouvernée par une femme. Il abdiquera le rôle d'ambassadeur ou de député pour prendre celui de corrupteur, le seul qui puisse lui réussir. C'est l'or, et quoi encore ? l'or qu'il substituera à la plus profonde politique. Mais si, par un hasard dont il n'y a peut-être aucun exemple, l'or manque son effet, que fera-t-il ? Il ne lui reste qu'à solliciter son rappel.

Mais le sort des nations et l'intérêt politique sont bien différens dans les gouvernemens républicains. Là, comme l'autorité réside dans la masse ou dans le corps du peuple, il y a des principes et des intérêts publics qui dominent dans les négociations. Il ne faut pas alors borner l'étendue d'un système à la durée d'un ministère, ou à la vie d'un seul homme. L'esprit général qui vit et se perpétue dans la nation est la seule règle des négociations. Ce n'est pas qu'un citoyen puissant, un démagogue éloquent, ne puisse entraîner quelquefois un gouvernement populaire dans un écart politique ; mais on en revient aisément. Là les fautes sont des leçons, comme les succès. Ce sont de grands événemens, et non

des hommes qui font époque dans l'histoire des républiques. Il est inutile de vouloir surprendre un traité de paix ou d'alliance par la ruse ou par l'intrigue avec un peuple libre ; ses maximes le ramènent toujours à ses intérêts permanens, et tous les engagemens y cèdent à la loi suprême. Là c'est le salut du peuple qui fait tout, tandis qu'ailleurs c'est le bon plaisir du maître.

Ce contraste de maximes politiques a rendu suspectes ou odieuses les constitutions populaires à tous les souverains absolus. Ils ont craint que l'esprit républicain n'arrivât jusqu'à leurs sujets, dont tous les jours ils appesantissent de plus en plus les fers ; aussi s'aperçoit-on d'une conspiration secrète entre toutes les monarchies pour détruire et saper insensiblement les états libres. Mais la liberté naîtra du sein de l'oppression. Elle est dans tous les cœurs : elle passera, par les écrits publics, dans les âmes éclairées ; et par la tyrannie, dans l'âme du peuple. Tous les hommes sentiront enfin, et le jour du réveil n'est pas loin, ils sentiront que la liberté est le premier don du ciel comme le premier germe de la vertu. Les instrumens du despotisme en deviendront les destructeurs ; et les ennemis de l'humanité, ceux qui semblent aujourd'hui n'être armés que pour l'exterminer, combattront un jour pour sa défense.

Ici j'allais parler de la guerre, ou de cette fureur qui, allumée par l'injustice, par l'ambition